



# SUSAN SONTAG EN AMÉRIQUE

TRADUCTION DE JEAN GUILOINEAU



CITRES  
GO

## EN AMÉRIQUE

---

### SUSAN SONTAG

En 1873, un groupe de Polonais, emmené par Maryna Zalewska, la plus grande actrice de Pologne, émigre aux États-Unis et voyage jusqu'en Californie pour y fonder une communauté utopiste. Maryna, qui a renoncé à sa carrière pour cette aventure, est accompagnée de son fils, de son mari et d'un jeune écrivain amoureux d'elle. Rêvant d'un pays où tout pourrait recommencer, ils sont néanmoins rapidement gagnés par la désillusion. La plupart prennent le chemin du retour, mais Maryna décide de se battre. Elle apprend l'anglais, change de nom et commence une brillante carrière qui la conduit à sillonner les États-Unis avec la compagnie qu'elle a créée.

Ce grand roman, récompensé par le National Book Award, dans lequel se croisent personnages de fiction et personnages historiques, est la reconstitution brillante d'une époque, d'un pays et de l'univers du théâtre. Le grand rêve américain d'une femme au destin inoubliable, à l'aube de la modernité.

Susan Sontag est née en 1933 à New York. Critique, romancière et essayiste, elle publie en 1977 son essai devenu culte, *Sur la photographie*, où elle s'interroge sur la différence entre réalité et expérience. Elle sera primée à plusieurs reprises, notamment par le National Book Award (2000) pour *En Amérique*, le Prix Jérusalem pour l'ensemble de son œuvre (2001) et le Prix de la Paix des libraires à Francfort (2003). Susan Sontag est décédée en 2004.

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Jean Guiloineau.

**SUSAN  
SONTAG**

**EN  
AMÉRIQUE**

**DU MÊME AUTEUR**  
**CHEZ CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR**

À la rencontre d'Artaud  
La Maladie comme métaphore  
L'Écriture même : à propos de Roland Barthes  
Le Sida et ses métaphores  
Sur la photographie  
L'Amant du volcan  
Devant la douleur des autres  
Temps forts  
Garder le sens mais altérer la forme  
Renaître, Journal, volume I  
Journal, volume II  
Debriefing

**DU MÊME AUTEUR**  
**DANS LA COLLECTION TITRES**

Sur la photographie  
L'Écriture même : à propos de Roland Barthes  
La Maladie comme métaphore / Le Sida et ses métaphores  
Le Bienfaiteur  
L'œuvre parle  
Derniers recours  
L'Amant du volcan  
Sous le signe de Saturne

**SUSAN  
SONTAG**

**EN  
AMÉRIQUE**

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)  
PAR JEAN GUILOINEAU

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR

**TITRE ORIGINAL**  
**IN AMERICA**

© Susan Sontag, 2000

All rights reserved

© Christian Bourgois éditeur, 2000, 2011, 2021

pour la traduction française

ISBN : 978-2-267-04498-0

## AVERTISSEMENT

*En Amérique* s'inspire de l'histoire d'Helena Modrzejewska, la plus célèbre actrice polonaise, qui a émigré aux États-Unis en 1876, accompagnée de son mari, le comte Karol Chłapowski, de son fils Rudolf âgé de quinze ans, du jeune journaliste et futur auteur de *Quo Vadis*, Henryk Sienkiewicz, et de quelques amis ; de leur bref séjour à Anaheim, en Californie ; et, par la suite, de la carrière triomphale d'Helena sur la scène américaine, sous le nom d'Helena Modjeska.

« S'inspire », pas moins et pas plus. La plupart des personnages du roman sont inventés et ceux qui ne le sont pas diffèrent de façon radicale de leurs modèles réels.

Cependant, je dois beaucoup aux livres écrits par et sur Helena Modjeska et Henryk Sienkiewicz pour les matériaux et anecdotes utilisés (ou modifiés) ainsi qu'à Paolo Dilonardo, Karla Eoff, Kasia Górska, Peter Perrone, Robert Walsh et, plus particulièrement, Benedict Yeoman, qui m'ont aidée à mener à bien ce projet. Merci également à Minda Rae Amiran, Jarosław Anders, Steven Barclay, Anne Hollander, James Leverett, John Maxtone-Graham, Larry McMurtry et Miranda Spieler.

Je suis très reconnaissante d'avoir pu passer un mois au Rockefeller Center, à Bellagio, en 1997.

S. S.



*À mes amis de Sarajevo*



« *America will be !* »

Langston HUGHES



## Zéro

Hésitante, non, frissonnante, je m'étais introduite dans une réception donnée dans la salle à manger privée d'un hôtel. À l'intérieur, je sentais encore l'hiver, mais aucune des femmes en robe du soir et aucun des hommes en redingote qui se pressaient dans la longue salle obscure ne semblait remarquer la fraîcheur, aussi j'eus le poêle carrelé dans un coin, au fond, pour moi toute seule. Je me collai à l'énorme appareil qui montait jusqu'au plafond – j'aurais préféré le feu ronflant d'une cheminée, mais je me trouvais ici, où les pièces sont chauffées par des poêles –, puis me massai les joues et les paumes pour y faire revenir un peu de chaleur. Quand je me sentis réchauffée, ou plus calme, je me risquai dans cette partie de la salle à manger. Par une fenêtre, à travers l'épais canevas des flocons de neige silencieux éclairés par le cercle de la lune, je regardai en bas la rangée de traîneaux et de fiacres, les cochers emmitoufflés dans des couvertures grossières qui somnolaient sur leurs sièges et les chevaux raides et tachetés de neige, qui baissaient la tête. J'entendis l'horloge d'une église proche sonner dix heures. Quelques invités s'étaient rassemblés autour de l'énorme desserte de chêne près de la fenêtre. Je me tournai à moitié, je les

écoutai parler dans une langue que je ne connais pas (je me trouvais dans un pays où je n'étais venue qu'une fois, treize ans plus tôt), mais je ne sais comment – et je ne me posai même pas la question –, les mots qui me parvenaient avaient un sens. Des propos violents au sujet d'une femme et d'un homme, des bribes d'information que je transformai bientôt en supposant que ces deux-là étaient, pourquoi pas, mariés. Puis, avec la même véhémence, la discussion concerna une femme et deux hommes, aussi, sans douter un seul instant qu'il s'agissait de la même femme, j'en conclus que si le premier homme était son mari, le second devait être son amant, en me reprochant d'avoir une imagination si conventionnelle. Mais qu'il s'agît d'une femme et d'un homme ou de la femme et de deux hommes, je n'avais toujours pas compris pourquoi on parlait d'eux. Si l'histoire était familière à chacun, il n'était pas nécessaire de la rappeler, bien sûr. Mais peut-être les invités parlaient-ils ainsi délibérément afin qu'on ne les comprenne pas trop clairement parce que, par exemple, la femme et l'homme, ou les deux hommes, s'ils étaient bien deux, se trouvaient aussi à la réception. Ce qui m'amena à regarder une par une les femmes de la pièce, qui avaient toutes des coiffures légères, et, autant que je peux juger des robes de cette époque, étaient élégamment vêtues, afin de voir si l'une d'elles se distinguait des autres. Dès que je regardai avec cette idée en tête, je la vis, et je me demandai pourquoi je ne l'avais pas remarquée plus tôt. Elle ne semblait plus de la première jeunesse, comme on disait alors d'une femme séduisante qui avait passé trente ans, de taille moyenne, le dos droit, avec une masse de cheveux blond cendré dans laquelle elle enfonce nerveusement quelques mèches échappées, et n'était

pas d'une beauté exceptionnelle. Mais plus je l'observai, plus elle devint irrésistible. Ce pouvait être, ce devait être, la femme dont ils parlaient. Quand elle se déplaçait dans la pièce, elle était toujours entourée ; quand elle parlait, on l'écoutait toujours. Je crus avoir compris son prénom, Helena ou Maryna – et en supposant que cela m'aiderait à déchiffrer l'histoire si je pouvais identifier le couple ou le trio, quel meilleur point de départ que de leur donner des prénoms, je décidai de penser à elle comme Maryna. Puis je cherchai les deux hommes. Tout d'abord, je tâchai de découvrir celui qu'on pourrait considérer comme un mari. S'il s'agissait d'un homme amoureux tel que ne manquerait pas de l'être le mari de cette Helena, je veux dire Maryna, alors je le trouverais tout près d'elle, et quelqu'un d'autre ne le distrairait jamais longtemps. À peu près sûre, alors que je gardais Maryna dans ma ligne de mire, qu'à l'évidence c'était elle qui donnait cette soirée ou qu'on la donnait en son honneur, je constatai qu'elle était suivie d'un homme barbu au visage anguleux, avec de beaux cheveux blonds, coiffés en arrière, ce qui découvrait son haut front noble et puissamment bombé, qui approuvait avec affabilité tout ce qu'elle disait. Je pensai que ce devait être le mari. Il fallait maintenant que je trouve l'autre homme, qui, s'il était l'amant – ou, ce qui était tout aussi intéressant, se révélait ne pas être l'amant –, serait probablement plus jeune que l'aristocrate à l'allure engageante. Si le mari était dans la trentaine, et avait un an ou deux de moins que sa femme, tout en faisant bien sûr beaucoup plus âgé qu'elle, je supposai que ce deuxième homme aurait dans les vingt-cinq ans, qu'il serait plutôt beau et, à cause du manque d'assurance lié à la jeunesse ou plus vraisemblablement à une position

sociale inférieure, habillé avec un peu trop de recherche. Ce serait, voyons, un journaliste plein d'avenir ou un avocat. Parmi les hommes de la soirée répondant à cette description, celui qui me parut le mieux convenir était un type costaud qui portait des lunettes et qui, au moment où je l'aperçus, se permettait des familiarités avec la domestique qui disposait la plus belle argenterie et le plus beau cristal de l'hôtel sur l'immense table à l'autre bout de la pièce. Je le vis qui lui murmurait à l'oreille, lui caressait l'épaule et jouait avec sa natte. Il serait amusant, pensai-je, que ce fût l'amant de ma belle aux cheveux blond cendré : non pas un célibataire inhibé mais un coureur invétéré. C'est lui, ce doit être lui, conclus-je avec une certitude enjouée, tout en décidant également de garder un autre jeune homme en réserve pour ce rôle, un garçon mince portant un gilet jaune, à la Werther, si je me persuadais qu'un soupirant plus chaste ou en tout cas plus circonspect conviendrait mieux à la personnalité des deux premiers. Puis je dirigeai mon attention vers un autre groupe d'invités, mais après avoir tendu une oreille vigilante pendant quelques minutes, je ne pus rien apprendre de plus de l'histoire dont eux aussi parlaient. Peut-être pensez-vous qu'entretiens j'avais entendu le prénom des deux hommes. Ou au moins celui du mari. Mais aucun de ceux qui s'adressaient à l'homme debout pas très loin de moi à présent dans le groupe qui entourait étroitement la femme, j'étais sûre qu'il s'agissait du mari, n'employa jamais son prénom, aussi, réconfortée par le cadeau inattendu du prénom de la femme – oui, je sais que cela aurait pu être Helena, mais j'avais décidé que ce serait, que ce devait être, Maryna –, je résolus de découvrir le prénom de l'homme avec ou sans indice. Comment pouvait-il

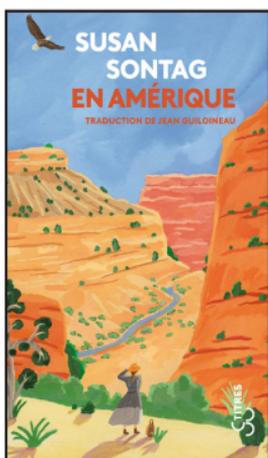
bien, je parle du mari, s'appeler ? Adam. Jan. Zygmunt. J'essayai de penser au prénom qui lui correspondrait le mieux. Car chaque personne a ce genre de prénom, en général celui qu'on lui a donné. Finalement, j'entendis quelqu'un l'appeler... Karol. Je ne peux expliquer pourquoi ce prénom ne me plut pas ; peut-être qu'irritée de ne pouvoir comprendre l'histoire, je me déchargeai simplement de ma frustration sur cet homme au visage long et pâle et aux traits réguliers pour qui ses parents avaient choisi un prénom aux sonorités si harmonieuses. Je ne doutais pas de ce que j'avais entendu, je ne pouvais pas affirmer que je n'en étais pas sûre, comme pour le prénom de sa femme (Maryna ou Helena), et cependant je jugeai qu'il ne pouvait s'appeler Karol, que j'avais mal compris son prénom, et je m'autorisai à le rebaptiser Bogdan. Je sais que ce n'est pas un prénom aussi séduisant que Karol dans la langue que j'écris, mais j'ai l'intention de m'y habituer et j'espère qu'il résistera à l'usage. Ensuite, je tournai mon esprit vers l'autre homme, c'est ainsi que je pensais à lui, qui s'était affalé dans un canapé de cuir pour écrire quelque chose dans un carnet (cela semblait trop long pour être un rendez-vous avec la domestique). Certaine de ne pas encore connaître son prénom car je ne l'avais ni entendu ni mal compris, je me devais d'être arbitraire, de foncer tête baissée et d'en faire un Richard, leur Richard : Ryszard. Quant à sa doublure au gilet jaune, j'allais vite maintenant, je l'appellerais Tadeusz ; je commençais à penser que je n'en aurais pas l'usage, au moins dans ce rôle, et pourtant il me sembla plus facile de lui donner un prénom maintenant, alors que j'étais en humeur de baptiser. Puis j'écoutai à nouveau les conversations, en essayant de préciser ce que j'avais compris de l'histoire

qui, de façon encore plus sensible, troublait la plupart des personnes invitées au dîner. Ce n'était pas, je devinai au moins cela, que la femme s'apprêtait à quitter son mari pour l'autre homme. J'en étais sûre, même si le plumitif assis sur le canapé était bien l'amant de la femme aux cheveux blond cendré. Je savais qu'il devait y avoir quelques aventures amoureuses et quelques adultères dans cette soirée, comme dans tout endroit où se trouvent des personnes pleines d'entrain et sur leur trente et un qui sont amis, collègues, parents. Mais, bien que ce soit précisément ce qu'on espère entendre quand on apprend une histoire sur une femme et un homme, ou une femme et deux hommes, ce n'était pas ce qui agitait ces invités ce soir. J'entendis : « Mais son devoir est ici. C'est irresponsable et sans aucun... » et : « Mais il lui a demandé de foncer. Il est vrai qu'il... » et : « Mais toute idée noble ressemble à une folie. Après tout, elle... » et, d'un ton ferme : « Que Dieu les prenne sous Sa protection » ; cette dernière remarque fut prononcée par une femme âgée, coiffée d'un chapeau de velours mauve, qui se signa. Ce n'est pas de cette façon que les gens parlent d'une aventure amoureuse. Mais, comme certaines aventures amoureuses, celle-ci portait la marque de la témérité ; et elle semblait s'attirer autant de censeurs que de défenseurs. Et si, au premier abord, l'histoire ne concernait apparemment que la femme et l'homme (Maryna, Bogdan), ou la femme et les deux hommes (Maryna, Bogdan, Ryszard), elle semblait parfois inclure plus que ces deux ou trois-là, parce que j'entendis certains invités, debout dans la pièce, un verre de vin chaud dans une main et faisant de grands gestes de l'autre, dire *nous* (et pas seulement *ils*), et aussi d'autres prénoms, Barbara et Aleksander, Julian et

Wanda, des personnes qui ne semblaient pas se trouver parmi les spectateurs qui jugeaient, mais jouer un rôle dans l'histoire, celui de conspirateurs peut-être. J'allais sans doute trop vite maintenant. Mais conspiration ou non, cette pensée venait naturellement à l'esprit, car tous ces gens malgré leur esbroufe et leur aisance n'avaient pas réussi à faire mieux que de naître dans un pays soumis depuis des décennies aux décrets vengeurs d'une triple occupation étrangère, et plus d'une action banale, par là j'entends ce que les gens de mon pays considéreraient comme l'exercice normal de la liberté, y aurait pris un caractère de conspiration. Et même si ce qu'ils avaient fait ou prévoyaient de faire se révélait légal, j'avais déjà réussi à comprendre que d'autres, et pas seulement quelques-uns, jouaient un rôle dans l'histoire de cette femme et de cet homme, ou de cette femme et de ces deux hommes (vous connaissez leurs prénoms), y compris parmi ceux qui près de moi continuaient à se demander si c'était « bien » ou « mal ». Je ne sais pourquoi j'ai mis ces mots entre guillemets, ce n'est pas seulement parce que je les ai entendus ; ce doit être parce qu'à l'époque à laquelle je vis, on les emploie avec beaucoup moins d'assurance et même en s'excusant si l'on n'est pas un bigot plein de suffisance ou un meurtrier vengeur, alors que ce qui fascinait surtout ces gens, dans leur époque, c'était qu'ils savaient, ou pensaient savoir, ce que signifiaient le « bien » et le « mal ». En fait, ils se seraient sentis tout à fait dépourvus sans leur « bien » et leur « mal », leur « bon » et leur « mauvais », qui à mon époque continuent à mener une vie gémissante et atrophiée, ainsi que leurs autres termes, aujourd'hui complètement discrédités, « civilisé » et « barbare », « noble » et « vulgaire », ou ceux devenus

aujourd'hui incompréhensibles, « altruisme » et « égoïsme » – excusez les guillemets (je n'en mettrai plus), je ne les utilise ici que pour souligner l'intensité particulière et poignante de ces termes. Et je me rendis compte que cela expliquait peut-être, en partie, ma présence dans cette pièce. Car j'étais émue par leur façon de posséder ces mots et de considérer qu'ils les contraignaient à agir. Je n'entendais qu'ardeur et sincérité dans ces expressions qu'ils prononçaient d'une voix douce : « devrions-nous », « ils ne devraient pas », « comment peut-il », « comment peut-elle », « comment peuvent-ils », « à leur place », « elle n'a pas le droit », « mais l'honneur exige »... Ces répétitions me ravissaient. Oserais-je dire que j'étais de tout cœur avec eux ? Presque. Ces mots redoutés, redoutés par d'autres (pas par moi), ressemblaient à des caresses. Agréablement engourdie, je me sentais entraînée par leur musique... mais j'entendis un homme chauve, avec une petite barbe taillée en pointe, observer d'une voix plus tranchante que les précédentes : « Bien sûr qu'ils le peuvent, si elle le veut. Il est riche. » C'était une petite touche de réalité. Quel que fût le sujet de leur discussion, cela semblait exiger de l'argent, beaucoup d'argent. En outre, il se pouvait fort bien que personne ici ne fût vraiment riche, même si l'un d'eux avait un titre de noblesse, l'homme dont j'avais fait le mari, et si tout le monde exhibait les signes d'une prospérité ordinaire. Une autre preuve de leur statut : des bribes de leurs conversations passaient régulièrement dans la seule langue étrangère que je parle bien. Parce que je savais qu'à cette époque, dans leur partie du monde, la petite noblesse ainsi que les membres des professions libérales bavardaient souvent dans la langue de la lointaine France, qui faisait autorité.

me dégoûte. Mais je déteste l'improvisation. Un acteur ne peut pas simplement *inventer*. Pouvons-nous nous promettre, l'un à l'autre, ici et maintenant, de toujours nous dire d'abord quand nous allons faire quelque chose de nouveau ? Nous avons une longue tournée devant nous. »



En Amérique  
Susan Sontag

Cette édition électronique du livre *En Amérique*  
a été réalisée le 28 août 2021 par Christian Bourgois éditeur.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
(ISBN : 978-2-26-704496-6 - Numéro d'édition : 2512).

Code Sodis : N55955 - ISBN : 978-2-26-704498-0.

Numéro d'édition : 253522.